Melville Charles (ed.), *Persian Historiography*.

London, I. B. Tauris, 2012.
lvi + 725 p., bibliographie, index.
(A History of Persian Literature, vol. X)
ISBN 978-1-845-11911-9

Persian Historiography, publié sous la direction de Charles Melville, bien connu pour ses nombreuses publications sur l'historiographie persane, constitue un apport significatif en la matière. Avant la publication de cet ouvrage, on disposait d'études anciennes qui n'étaient pas entièrement consacrées à la littérature historique, mais à la littérature persane au sens large du terme (1). Dans ces ouvrages, les auteurs décrivaient plus les textes qu'ils ne proposaient de réflexions sur l'objectif des historiens persans, sur leur manière de concevoir l'écriture de l'histoire, la langue et le style utilisés, etc. Plus récemment, des études plus spécialisées ont été publiées sur l'historiographie persane en tant que genre littéraire, comme par exemple les ouvrages de Marylin Robinson Waldman, *Toward a Theory of Historical Narratives: A Case Study in Perso-Islamicate Historiography* (Ohio, 1980), Julie Scott Meisami, *Persian Historiography to the end of the Twelfth Century* (Edinbourg, 1999) et Andrew Peacock, *Medieval Islamic Historiography and Political Legitimacy. Bal'amī's* Tārīkhnāma (Londres 2007). L'ouvrage dirigé par Charles Melville couvre une très longue période historique (depuis l'émergence d'une tradition historiographique persane au x^e^ siècle jusqu'à l'époque pahlavie au xx^e^ siècle), tout en incluant les aires culturelles hors de l'Iran où une historiographie en langue persane a été produite (Empire ottoman jusqu'au xvi^e^ siècle, Asie centrale depuis le xvi^e^ siècle et Inde musulmane).

Persian Historiography comporte douze chapitres, précédés d'une substantielle introduction (xxv-lvi) rédigée par Charles Melville. En premier lieu, il fait le point sur les travaux antérieurs et le but visé dans cet ouvrage. Il souligne que la question du temps est l'une des grandes différences entre les auteurs persans et arabes. Ces derniers privilégient la forme annalistique (p. xliv) alors que « the preminently Persian perception of history is surrounding the deeds of the king, as exemplified also in the *Shahame* of Ferdowsi » (p. xlv). Un autre trait important de l'historiographie persane est le rapport des auteurs à la « vérité historique ». Pour illustrer son propos, Charles Melville cite un fragment du traducteur anonyme (xiv^e^ siècle) de la chronique sur le Khwarazmshah Jalāl al-Dīn Mingibirni (m. 1231), rédigée en arabe par Nasavī : « It's a long time since what men of the world have spoken about, and there's a great difference between what is said and what is herad […] I will only mention the deeds [of Jalāl al-Dīn] that he has seen himself, or heard from someone who saw them » (p. lii).

Dans le premier chapitre « History as literature » (p. 1-55), Julie S. Meisami discute les études de Stefan Leder sur l'historiographie arabe des débuts de l'islam et le caractère fictif de certains récits historiques. Selon Meisami, les arguments de S. Leder peuvent être pertinents pour étudier l'historiographie persane, tout en restant prudent : « if medieval writers […] had recourse to […] 'literary' or 'novelistic' devices […], this need not imply that historical accounts take leave of factuality and approcach the realm of fiction » (p. 4). Après avoir décrit comment est née la tradition historiographie persane au x^e^ siècle (p. 6-19), Meisami donne des exemples d'analyse littéraire à partir d'extraits de textes de plusieurs sources sur des cas concrets : le meurtre d'Abū Muslim (p. 35-42) et l'assassinat d'un vizir (p. 42-52). Elle conclut que les auteurs médiévaux n'avaient pas l'intention d'écrire des récits fictionnels, mais qu'il s'agissait d'adopter un style narratif destiné à une audience qui avait la capacité de comprendre ce qui peut apparaître aujourd'hui comme de la fiction.

Le chapitre 2 « The historian at work » (p. 56-100), rédigé par Charles Melville, est consacré aux historiens en tant qu'acteurs de l'administration, de la politique et de la vie culturelle. Melville fait remarquer que les historiens aspiraient « to emulate the literary achievements of their predecessors ans saw themselves as operating within a durable cultural tradition » (p. 58). Les historiens étant souvent des personnels des chancelleries, le style « *inšā'* » des scribes devint dominant dans une prose très stylisée, avec l'insertion de fragments de poésie et de citations coraniques appropriées (p. 58). Il faut remarquer que ce n'est pas là une particularité de l'historiographie persane, comme en témoigne l'historiographie ayyoubide et mamelouke. Les profils des historiens étaient diversifiés et tous n'appartenaient pas aux cercles du pouvoir. Qāḍī Nāṣir al-Dīn Bayḍawī, auteur d'une histoire universelle en persan (*Niẓām al-tawārīkẖ*), est bien plus connu pour ses ouvrages en sciences religieuses, comme son célèbre commentaire de Coran intitulé (*Anwār al-tanzīl wa asrār al-ta'wīl*). Cependant les nombreux manuscrits qui subsistent de cette chronique attestent de sa popularité. La plupart des chroniqueurs persans, à

(1) Voir par exemple, Edward G. Browne, *A Literary of History of Persia*, 4 vol. Cambridge, 1902-1924[1] ; Jan Rypka, *History of Iranian Literature*, Dordrecht, 1968 ; A. Bausani et A. Pagliaro, *Storia della letteratura persiana*, Milan, 1960 ; Ḏabīḥ Allāh Ṣafā, *Ta'rīḫ-i adabiyyāt dar Īrān*, 5 vol., Tehrān, 1963-1988.

BCAI 30 (2016) Melville Charles (ed.): Persian Historiography., recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

part quelques exceptions, appartenaient à une élite de savants dont la place dans la société et à la cour reposait « on their verbal skills and cultural sophistication, a literate minority in an ocean of illiteracy » (p. 64). Selon Melville c'est la raison pour laquelle les historiens récitaient souvent leurs ouvrages à la cour, ou encore qu'ils lisaient devant les souverains des fragments d'ouvrages historiques anciens.

Elton L. Daniel dans le chapitre 3 « The rise and development of Persian historiography » (p. 101-154) revient sur les origines de l'historiographie persane ; elle s'est développée au moment où l'historiographie arabe entrait dans sa maturité (p. 102). Il fallut en effet attendre que les conditions pour qu'une historiographie persane voit le jour soient réalisées, à savoir le développement d'une langue persane écrite en caractères arabes, ce que l'on appelle « the New persian language » (p. 103). C'est à la cour du souverain samanide Naṣr b. Aḥmad (r. 914-943) qu'est née cette langue littéraire persane. Il commandita une traduction en persan fleuri des *Kalīla wa Dimna* d'Ibn al-Muqaffa'. Par la suite, une autre étape fut franchie avec la compilation et la traduction en prose de l'épopée nationale persane, le *Šāh-nāma* de Ferdowsī, dont seule la préface nous est parvenue. E. Daniel considère que l'origine de l'historiographie fut la décision prise par le Samanide Manṣūr b. Nūh (r. 961-976) de demander à son ministre Abū 'Alī Bal'amī de traduire en persan le *Ta'rīḫ al-rusul wa l-mulūk* de Ṭabarī. Cependant le texte qui en résulta n'était pas une fidèle reproduction en persan du texte de Ṭabarī, mais une vision iranienne de l'histoire des débuts de l'islam. Il faudra attendre un siècle après la composition du *Tārīḫ* de Bal'amī pour que les ouvrages historiques originaux en persan apparaissent. La première chronique rédigée directement en langue persane est le *Zayn al-Aḫbār* de Gardīzī, un texte important pour l'histoire des Ghaznavides. Gardīzī explique sa démarche : « in a concise and abbreviated fashion based on things he had read, things he had been told, and things he had hilmself seen » (p. 122). E. Daniel termine ce chapitre avec une discussion sur les histoires dynastiques sur les Seldjoukides du Kirmān qui ont le trait particulier d'indiquer les dates solaires et les mois persans, avec parfois la correspondance hégirienne (p. 154). La nature didactique de cette première historiographie persane est apparente par l'incorporation de « conseils aux princes » dans la trame historique, que les auteurs appartiennent à la cour impériale ou à une cour provinciale.

Le chapitre 4 « The Mongol and Timurid periods, 1250-1500 » (p. 155-208) est une réflexion sur la manière dont les historiens ont intégré les conquérants turko-mongols dans l'histoire de l'Iran. Charles Melville rappelle qu'avant la conquête mongole, le califat abbaside avait reconnu, de fait, un grand nombre de principautés provinciales plus ou moins autonomes du pouvoir central. Avec l'arrivée des Mongols en Iran, le pays fut unifié sous le pouvoir impérial ilkhanide. Un changement important eut également lieu à cette période puisque le persan devint la langue dans laquelle furent rédigés presque tous les textes historiques, ce qui était loin d'être le cas aux périodes antérieures. L'Iran acquiert une nouvelle place dans le monde musulman qui se manifeste par la revivification du concept « terre d'Iran » (*Īrān-zamīn*). Cette notion est à la fois géographique et politique : elle donne une identité aux conquérants. Dans son *Tārīḫ-i jahāngušā* (« Histoire du conquérant du monde », i. e. Gengis Khan), Juvaynī fait référence aux conquêtes de Hülegü « to the werstern lands » (i. e. selon la perception mongole). Il n'utilise par le terme Iran et ne mentionne pas la conquête de Bagdad alors qu'il écrit en 1260. De même, dans son *Niẓām al-tawārīḫ* Bayḍawī met l'accent sur l'histoire de sa province natale, le Fārs, comme étant le centre du premier empire persan. Il considère que le concept « terre d'Iran » (*Irān-zamīn*) recouvre le territoire compris entre l'Euphrate et l'Oxus. Composé sous le mécénat de Šams al-Dīn Muḥammad Juvaynī, le *Niẓām al-tawārīkh* s'inscrit dans la ligne des efforts déployés par les Juvaynī pour inciter le pouvoir mongol à adopter la culture et les traditions de leurs sujets persans. Bayḍāwī introduit les Mongols comme une neuvième dynastie iranienne, juste après les Khwarazmshahs. Cette chronique est sa seule œuvre rédigée en persan, une manière implicite de relier la langue à l'identité. Charles Melville explique aussi que l'histoire est une « propagande » (p. 185-192), ce qui à vrai dire n'est pas une caractéristique de l'historiographie persane (2). Cependant, aux périodes mongole et timouride, cette propagande idéologique à travers les écrits historiques vise à sauvegarder la continuité de la culture iranienne. Melville souligne que de nombreuses vies de saints furent rédigées à cette époque. Bien que le genre littéraire hagiographique ne soit pas considéré comme relevant de la littérature historique, ces *vitae* contiennent des informations historiques qui donnent une vision du régime mongol différente de celle des historiens : le saint homme devient un acteur politique. Les textes hagiographiques reflètent « the growing proeminence of charismatic religious figures in society » (p. 185). On note la même tendance des historiens à être

(2) Voir en particulier les travaux de Gabrielle M. Spiegel, *Romancing the Past: The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-Century France*, Berkeley/Los Angeles, 1993 ainsi que *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore/London, 1997.

BCAI 30 (2016) Melville Charles (ed.): Persian Historiography., recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

des propagandistes du pouvoir à l'époque timouride avec, par exemple, la biographie de Tamerlan (*Ġazavāt-i Hindūstān*) rédigée par Ġiyāṯ al-Dīn ʿAlī Yazdī. Ce texte fut commandité par le petit-fils du conquérant vers 1419. L'auteur décrit l'enfance de Tamerlan d'une manière très stylisée le présentant comme un chef militaire reconnu dès son plus jeune âge. Cet épisode de son enfance deviendra par la suite un topos littéraire objet de manipulations pour forger un véritable « mythe » de Tamerlan. On trouve aussi chez ʿAlī Yazdī l'emploi du titre « Seigneur de la [triple] conjonction [astrale] » (*ṣāḥib-qirān*) qui deviendra la marque de Tamerlan par excellence. Ce titre sera d'ailleurs revendiqué par ses successeurs en Inde. Autre caractéristique de l'historiographie sous les Ilkhans et les Timourides, l'intérêt des historiens pour l'épopée nationale persane, le *Šāh-nāma* de Ferdowsī. Il devint le véhicule de la « persianisation » du régime mongol. Juvaynī émaille son *Tārīḫ-i Jahāngušā* de citations du *Šāh-nāma* afin d'affirmer l'identité persane face aux Mongols mais, dans le même temps, il les intègre à l'histoire de l'Iran en considérant Gengis Khan comme un nouvel Afrāsiyāb. Cependant plus important encore que l'utilisation du texte de Ferdowsī par les historiens fut le fait qu'ils utilisèrent le modèle littéraire du *Šāh-nāma*. De nombreuses chroniques historiques furent rédigées sous une forme versifiée et dans le même mètre. Enfin Charles Melville constate que peu de manuscrits historiques ont été enluminés à la fin de la période timouride et au début des Safavides. Il fait remarquer qu'on trouve dans ces textes non illustrés de nombreux fragments du *Šāh-nāma* qui montrent les rois du passé antique de l'Iran dans les activités princières traditionnelles (banquet, chasse, combats, etc.). Selon Melville cela signifie que « history turned into myth » (p. 197). Les historiens de l'époque turko-mongole, en articulant les idéologies gengiskhanide et perso-islamique, ont établi « an influential model for narring the events of an heroic age » (p. 208).

Le chapitre 5 « Safavid historiography » (p. 209-257) est rédigé conjointement par Sholeh Quinn et Charles Melville. Les œuvres produites aux périodes mongole et timouride ont constitué les bases de l'historiographie safavide. Le *Jāmiʿ al-tawārīḫ* de Rašīd al-Dīn, les nombreux ouvrages de Ḥāfiẓ-i Abrū et les histoires universelles de la tradition hératie (le *Rawḍat al-ṣafāʾ* de Mīrḫʷānd et le *Ḥabīb al-siyar* de Ḫʷāndmīr) servent de pont avec l'historiographie safavide. La transition entre l'histoire universelle hératie et l'histoire dynastique se concrétise dans le *Tārīḫ-i ʿālam-ārā-yi ʿAbbāsī*, composé en 1629 par Iskandar Beg Munšī à la fin du règne de Šāh ʿAbbās. Comme le conquérant timouride, Šāh ʿAbbās est doté du titre prestigieux de « *ṣāḥib-qirān* ». La biographie de Tamerlan (*Ġazavāt-i Hindūstān*) fut source d'inspiration pour Ibrāhīm Haravī, l'auteur d'une histoire de Šāh Ismāʿīl (*Futūḥāt-i Šāhī*), le fondateur de la dynastie safavide (3).

Dans le chapitre 6 « Persian Historiography in the 18th and early 19th century » (p. 258-291), Ernest Tucker examine les chroniques produites à l'époque des Afshars, des Zands et au début des Qajars. La chute des Safavides a fragmenté l'autorité politique, mais les chroniques royales ont maintenu le même style littéraire que pendant les 150 années précédentes. On note cependant une certaine emphase à accroître l'emploi de la poésie (ce qui avait décliné à la fin de l'époque safavide), notamment du « style indien » (*sabk-i hindī*) qui était devenu populaire en Iran au XVIIe siècle (p. 258). Les chroniques du règne de Nādir Šāh Afšār (r. 1736-1747) ne suivent pas les conventions des dernières chroniques safavides, mais elles s'inscrivent de nouveau dans l'esprit des ouvrages rédigés pour Tamerlan. Dans le *Tārīḫ-i Nādirī*, composé par son panégyriste Mīrzā Mahdī Astarābādī, une partie du texte est intitulé « Livres des conquêtes » (*Rūz-nāma-yi ẓafar*), écho aux *Ẓafar-nāma*-s timourides de Niẓām al-Dīn Šāmī et Šaraf al-Dīn Yazdī. La dette d'Astarābādī aux sources timourides est particulièrement évidente par l'utilisation d'un style fleuri et des récits de batailles très codifiés (p. 261).

Abbas Amanat dans le chapitre 7 « Legend, legitimacy and making a national narrative in the historiography of Qajar Iran (1785-1925) » (p. 292-366) propose une analyse de cette production historiographique qualifiée de « proto-nationaliste », qui constitue un prologue à l'histoire pahlavi. Amanat constate que l'évolution de l'historiographie pendant cette période est le reflet des circonstances politiques qui ont affecté l'Iran. Pendant la seconde décade du XIXe siècle, une identité nationale très forte commence à émerger. Les historiens mettent l'accent sur la continuité politique en Iran depuis l'époque préislamique jusqu'aux temps modernes ; ils écrivent dans un « pur » style persan (*pārsi-yi sara*), un style qui élimine la langue fleurie des chroniques timourides et safavides (p. 327). Au XIXe siècle, l'intégrité du territoire iranien est remise en cause par les pouvoirs occidentaux. La priorité des historiens est de donner une légitimité à la couronne qajare en l'intégrant dans la tradition royale ancienne, mais en défendant également l'identité chiite de l'Iran. C'est aussi à cette période que des pans entiers de l'histoire de l'Iran sont rejetés et présentés comme des « catastrophes » pour la civilisation iranienne

(3) La biographie de Tamerlan (*Ġazavāt-i Hindūstān*) de ʿAlī Yazdī a été copiée et enluminée pendant tout le XVIe siècle.

BCAI 30 (2016) Melville Charles (ed.): Persian Historiography., recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

(la conquête arabe, les invasions turko-mongoles) qui ont affecté la continuité politique en Iran. Les historiens réactivent la civilisation ancienne afin de contrer les réalités du présent. La présentation par Fakhreddin Azimi de la production historiographique de l'époque pahlavie fait l'objet du chapitre 8 « Historiography in the pahlavi era » (p. 367-435) dans lequel l'auteur ne propose qu'une simple description des textes. Selon Azimi les historiens ne sont que des amateurs dont le but est clairement politique. Sara Yıldız dans le chapitre 9 « Ottoman historical wrinting in Persian, 1400-1600 » (p. 436-502) offre un riche tableau sur l'historiographie persane à cette période. La rédaction d'histoires versifiées persanes à l'image du *Šāh-nāma* a été reprise par les sultans ottomans, ces textes sont connus sous le nom de *şehname*. Il s'agit de littérature panégyrique ou de propagande dynastique dans laquelle l'Empire ottoman est souvent présenté comme l'apogée de l'histoire du monde musulman. Stephen Dale dans « Indo-Persian historiography » (p. 565-610) conclut le volume par une riche discussion sur l'historiographie indo-persane, principalement sous les Moghols.

On ne peut que saluer la publication de cet ouvrage et féliciter Charles Melville pour avoir su s'entourer de spécialistes reconnus des différentes traditions historiographiques représentées dans *Persian Historiography*. Dans cet ouvrage, les auteurs analysent les textes dans leur contexte historique et leur milieu de production, avec une attention particulière aux buts visés par les historiens, au style utilisé et à la langue. Née en Iran oriental au x^e^ siècle, l'historiographie a pu se développer lorsqu'une langue persane a vu le jour et que les œuvres de Ṭabarī (son *Tafsīr* et son *Ta'rīḫ*) ont été traduits en persan. Les périodes mongole et timouride (xiii^e^-xiv^e^ s.) ont produit les modèles historiographiques dont ont hérité les historiens postérieurs jusqu'à l'époque qajare. Avec les Qajars, une nouvelle étape fut franchie avec le début d'une historiographie « nationaliste » qui trouvera sa pleine expression sous les Pahlavis. L'attachement au passé antique de l'Iran a trouvé son expression dans l'utilisation, par les historiens, du genre littéraire versifié (ou d'extraits) du *Šāh-nāma* pour rédiger des textes historiques est l'une des caractéristiques de la tradition historiographique en Iran. Il faut également souligner que la plupart des textes historiques sont centrés sur la personne du prince, qu'il soit exalté comme un conquérant, bras armé de l'islam, comme le fut Sulṭān Maḥmūd de Ghazna parti conquérir l'Inde, ou encore comme Šāh Ismā'īl qui, imposant le chiisme duodécimain comme religion d'État, a donné à l'Iran son identité spécifique au sein du monde musulman. L'histoire partage également un certain nombre de points communs avec la littérature de Miroirs des princes qui, en Iran, a également puisé dans le passé de la Perse antique.

Denise Aigle
EPHE/UMR Orient et Méditerranée

BCAI 30 (2016) Melville Charles (ed.): Persian Historiography., recensé par Denise Aigle
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net